

## La raison sans rire

« **P**OST-MODERNE » est en passe de devenir un qualificatif injurieux en architecture. Lancée par un critique anglais, Charles Jencks, la formule a connu un beau succès de librairie. Son auteur avait réuni pêle-mêle, et assorti d'un commentaire rigolo (c'est rare !), les constructions récentes qui illustraient de mille manières le désarroi culturel de l'époque en s'écartant du style platement international : collages historiques, gadgets futuristes, pop-art et récupération du mauvais goût... Le palais romain en plastique rose fluorescent de Charles Moore à la Nouvelle-Orléans restera le sommet de cet art de circonstance. Déviance, victoire de la société marchande, cynisme inacceptable, esthétique de travelos, illusionnisme... Les coups pleuvent. Cette année, il convient d'être moderne.

Simplement, sans fioritures, sans pirouettes.

Point commun des accrochages importants de l'automne, « la modernité » s'entend d'au moins deux façons. C'est un « projet inachevé » pour Paul Chemetov, qui a réuni pour le Festival d'automne une quarantaine de valeurs sûres (« pas un palmarès, dit-il, un état moyen »); des architectes qui ont une « vision de l'avenir », une éthique. C'est « l'esprit du temps » pour Jean Nouvel et les animateurs de la Biennale prêts à faire « émerger les avant-gardes » internationales, sans a priori.

Physiquement proches et accueillies à l'École des beaux-arts, les deux expositions exprimeront dans leur présentation une part de leur philosophie. Gourmandise visuelle, choc spectaculaire des images projetées sur des écrans géants pour qu'on « entre » dans l'architecture,

côté Biennale, à qui échoit le « pavillon des études », une verrière de 1 000 mètres carrés, occultée pour permettre les projections. Sous l'écran, les documents de travail, les plans, les perspectives, seront là pour ceux qui veulent comprendre, « aller au fond des choses ».

Appel à la raison, côté Festival d'automne. Une « présentation froide, distanciée, explique Paul Chemetov, pour rendre le spectateur actif » devant l'œuvre d'art. « Nous donnons des dossiers à voir, indiquons le coût des choses, le montant des honoraires, même sur les œuvres les plus belles. Cela n'enlève rien au talent mais situe mieux la place qu'on reconnaît à l'architecture ».

### Un art engagé dans la société

« L'architecture est un art totalement engagé dans la société, dit Chemetov, qui citerait volontiers l'Histoire sociale de l'art du marxiste Arnold Hauser qui vient d'être traduite en français. « On ne peut pas parler de démocratie politique, encore moins socialiste, quand il n'y a pas égalité devant l'habitat ; quand il existe encore des centaines de milliers de taudis ; quand on ne peut pas se loger à Paris avec un salaire normal ; quand il y a encore trois mille demandes à Saint-Ouen. »

Il n'est plus temps de « se cacher dans les fuites futuristes, derrière les papiers peints, les paravents du passé. Essayons d'être un peu plus compétents, un peu plus modestes... Nous avons voulu montrer un niveau possible de l'architecture aujourd'hui, sans surcoût, sans bizarrerie. Ce n'est pas une exposition de vedettes, de stars... ».

Le « zoning », malencontreusement inscrit dans la charte d'Athènes (1933) et les grands ensembles où le commun des mortels, voit l'application de certaines idées ont fait au mouvement moderne le tort que l'on sait. Véritable épigone, prêt à venger les pères trahis, Chemetov n'est pas gêné par l'allusion. « Avant et après 1914, rappelle-t-il, l'Europe a connu un mouvement d'idées extraordinairement fructueux dont on continue à exploiter les restes, hélas ! barré par l'instauration de régimes autoritaires. Le mouvement moderne ne peut pas être assimilé à la charte d'Athènes, expression polémique d'un petit groupe, idéologie récupérée, après-guerre, par les fonctionnaires, les industriels, les ingénieurs séduits par sa commodité. »

Du côté du Festival d'automne, il y a donc ceux qui n'ont pas peur de la « responsabilité énorme et paralysante d'avoir à créer un monde meilleur par le truchement de l'architecture », comme l'écrit dans le catalogue Richard Meier. Et de l'autre, à la Biennale, ceux qui ne croient plus au ciel et font, chacun pour soi, leur bonhomme de chemin. Les équipes qui ont été pêchées aux quatre coins du monde n'y ont pas en effet la même ambition.

Ils refusent, dit Jean Nouvel, « les dogmes, les théories, ne s'abritent pas derrière l'éthique ». Ils veulent tenir compte des acquis de l'histoire (y compris du mouvement moderne) mais « aussi de leur-serreurs ». Il ne s'agit pas de faire table rase, comme si Le Corbusier, Mies van der Rohe et Louis Kahn n'avaient pas existé. Mais d'enrichir au contraire ces références historiques « des nouvelles connaissances conscientes et inconscientes » : images en mouvement, langage du cinéma et de la publicité, matériaux nouveaux — le métal, les plastiques, formes inédites. « La culture ambiante a une influence sur la chose construite » dit Nouvel qui veut remettre en cause les « prototypes architecturaux en utilisant toutes les techniques du moment. »

À côté de bâtiments carénés comme un navire ou un avion, de capsules pour vivre dans la forêt vierge, on verra aux Beaux-Arts des fermes australiennes où la tôle ondulée est traitée comme un matériau luxueux, une école du Japon qui joue avec les parpaings de béton rose et gris et les utilise comme une pierre décorative pour réécrire « en moderne » des silhouettes de bâtiments traditionnels.

Renonçant à faire de la prospective historique (« Je ne suis pas voyant ») Nouvel ne prétend pas montrer que des valeurs sûres. Mais il récuse l'accusation d'éphémère, de mode qui se démode : « La mode, c'est la frime ; elle veut séduire le plus vite possible. Nous avons choisi des gens solides, qui ont une définition personnelle forte, qui vont peut-être créer la mode, mais qui ne la suivent pas. En France, [justement assez peu repré-

sentée] on trouve beaucoup de suiveurs, d'imitateurs. Le rétro peut être à la mode : il n'est pas moderne. Refaire des bagnoles des années 50, se coiffer avec une banane, ou reconstruire la Cité radieuse du Corbu à Marseille, quelle différence ? Ce sont des tics esthétiques... »

Les équipes sélectionnées par la Biennale (trente sur quatre cents dossiers, après enquête à l'étranger) ont en commun d'être « des gens qui font, réalisent et ont parfois du mal à s'expliquer », éprouvant une sorte de « terreur à l'égard de toute dimension dogmatique ou doctrinaire ». La Biennale s'en tient à ceux qui « se servent de ce qui a précédé, et avancent. Pas ceux qui plagient et affaiblissent ». Un credo strict qu'on jugera sur pièces...

L'humour, qui avait fait les beaux jours du post-modernisme, a perdu du terrain, des deux côtés. « L'architecture n'est pas propice à la dérision, dit Chemetov, sinon, soyons peintres, cinéastes... » « Une blague qui dure cinquante ans n'amuse personne », affirme Nouvel qui veut bien être « dérangé par l'inattendu » mais refuse de ne retenir que l'humour.

Défense de rire...

MICHELE CHAMPENOIS.

★ École nationale supérieure des beaux-arts, entrée quai Malaquais pour l'exposition du Festival d'automne : *La modernité : un projet inachevé* ; entrée rue Bonaparte pour l'exposition de la Biennale : *La modernité ou l'esprit du temps*. Il faut y ajouter l'exposition de l'Institut français d'architecture (6, rue de Tournon) : *La construction moderne*, coproduite par les deux manifestations.

le mardi  
30 septembre 1982  
(4)